

J. LUCAS · DUBRETON



LA VIE QUOTIDIENNE
A FLORENCE
AU TEMPS DES MÉDICIS



HACHETTE

N.C.

LA VIE QUOTIDIENNE
A FLORENCE
AU TEMPS DES MÉDICIS

2925

16°K

519

“ LA VIE QUOTIDIENNE ”

*Ouvrages parus *.*

- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS D'HOMÈRE *, Par Émile Mireaux, Membre de l'Institut.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN ÉGYPTÉ *, Par Pierre Montet.
- LA VIE QUOTIDIENNE A BABYLONE ET EN ASSYRIE *, Par G. Contenau.
- LA VIE QUOTIDIENNE SUR LES RIVES DE L'EUPHRATE, Par A. Parrot.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN GRÈCE, Par Flacelière.
- LA VIE QUOTIDIENNE A CARTHAGE, Par G. et C. Charles-Picard *.
- LA VIE QUOTIDIENNE A ROME *, Par Jérôme Carcopino, Membre de l'Académie française.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN GAULE *, Par Paul-Marie Duval.
- LA VIE QUOTIDIENNE DES MUSULMANS AU MOYEN AGE * (X^e au XIII^e siècle), Par Aly Mazaheri.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN CHINE AU XIII^e SIÈCLE, Par J. Gernet.
- LA VIE QUOTIDIENNE DANS L'INDE ANCIENNE, Par J. Auboyer.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE SAINT LOUIS *, Par Edmond Faral, Membre de l'Institut.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE JEANNE D'ARC *, Par Marcelin Defourneaux.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DES DERNIERS INCAS *, Par L. Baudin, Membre de l'Institut.
- LA VIE QUOTIDIENNE DES AZTÈQUES A LA VEILLE DE LA CONQUÊTE ESPAGNOLE *, Par Jacques Soustelle.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN FRANCE AU TEMPS DE LA RENAISSANCE *, Par Abel Lefranc, Membre de l'Institut.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN ESPAGNE AU SIÈCLE D'OR, Par M. Defourneaux.
- LA VIE QUOTIDIENNE A FLORENCE AU TEMPS DES MÉDICIS *, Par J. Lucas-Dubreton.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN ANGLETERRE SOUS ÉLISABETH *, Par Léon Lemonnier.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS D'HENRI IV *, Par Ph. Erlanger.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE LOUIS XIII *, Par Émile Magne.
- LA VIE QUOTIDIENNE SOUS LOUIS XIV *, Par G. Mongrédien.
- LA VIE QUOTIDIENNE SOUS LOUIS XV *, Par Charles Kunstler, Membre de l'Institut.
- LA VIE QUOTIDIENNE SOUS LOUIS XVI *, Par Charles Kunstler, Membre de l'Institut.
- LA VIE QUOTIDIENNE A VIENNE (MOZART ET SCHUBERT), Par M. Brion.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE LA RÉVOLUTION *, Par Jean Robiquet.
- LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE NAPOLÉON *, Par Jean Robiquet.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN FRANCE EN 1830 *, Par Robert Burnand.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN ALLEMAGNE A L'ÉPOQUE ROMANTIQUE *, Par G. Bianquis.
- LA VIE QUOTIDIENNE AUX ÉTATS-UNIS A LA VEILLE DE LA GUERRE DE SÉCESSION *, Par Robert Lacour-Gayet.
- LA VIE QUOTIDIENNE SOUS LE SECOND EMPIRE *, Par Maurice Allem.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN FRANCE DE 1870 A 1900 *, Par Robert Burnand.
- LA VIE QUOTIDIENNE EN RUSSIE AU TEMPS DU DERNIER TSAR *, Par Henri Troyat.

LA VIE EN CHINE *, Par Mme O. Lang.

J. LUCAS · DUBRETON

LA VIE QUOTIDIENNE
A FLORENCE
AU TEMPS DES MÉDICIS



HACHETTE

La gravure de couverture
représente un fragment d'un tableau
de l'École Florentine.

LE NOZZE DI BOCCACCIO ADIMARI.
Troisième partie. - Détail. - (Photo Alinari).

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Librairie Hachette, 1958.

AVANT-PROPOS

A MERYEM ET PIERRE TREY
AVEC MA VIEILLE AFFECTION

F

Écriture, c'est ce que l'on veut dire par là.

Ce n'est pas une science, c'est une action. C'est une manière de vivre, de penser, de sentir. C'est une manière de s'exprimer, de se révéler. C'est une manière de se consacrer à autrui. C'est une manière de se donner.

L'écriture, c'est l'acte de donner sa pensée à autrui. C'est l'acte de se consacrer à autrui. C'est l'acte de se donner. C'est l'acte de se consacrer à autrui. C'est l'acte de se donner.

Écriture, c'est l'acte de se consacrer à autrui. C'est l'acte de se donner. C'est l'acte de se consacrer à autrui. C'est l'acte de se donner. C'est l'acte de se consacrer à autrui. C'est l'acte de se donner.

APANT-PROPOS

Faisant des observations sur les documents qui ont été
présentés à cet effet par le Comité de l'Assemblée
générale. Ce sont les motifs principaux de la décision
adoptée par le Comité à son dernier meeting et les
raisons de la possibilité de l'adoption de la proposition
présentée par le Comité.

Il est évident que les propositions soumises au Comité
ont été étudiées avec attention par le Comité et que
celles-ci ont été adoptées par le Comité à la majorité
de ses membres. Les propositions soumises au Comité
ont été étudiées avec attention par le Comité et que
celles-ci ont été adoptées par le Comité à la majorité
de ses membres. Les propositions soumises au Comité
ont été étudiées avec attention par le Comité et que
celles-ci ont été adoptées par le Comité à la majorité
de ses membres.

Il est évident que les propositions soumises au Comité
ont été étudiées avec attention par le Comité et que
celles-ci ont été adoptées par le Comité à la majorité
de ses membres. Les propositions soumises au Comité
ont été étudiées avec attention par le Comité et que
celles-ci ont été adoptées par le Comité à la majorité
de ses membres. Les propositions soumises au Comité
ont été étudiées avec attention par le Comité et que
celles-ci ont été adoptées par le Comité à la majorité
de ses membres.

CHAPITRE PREMIER

FLORENCE, LA CITÉ DIVISÉE

GUELFES ET GIBELINS — ORIGINE DE FLORENCE — LA VILLE
AU MOYEN AGE — LES PARTIS — L'INSURRECTION DES
CIOMPI — CONDOTTIERI ET CHEVALIERS.

« **D**EUX seigneurs allemands, nommés l'un Guelfe et l'autre Gibelin, étaient très bons amis, mais au retour d'une partie de chasse ils se querellèrent à propos d'une chienne et devinrent ennemis mortels, si bien que les seigneurs et barons d'Allemagne se divisèrent à leur tour, prenant parti les uns pour Guelfe et les autres pour Gibelin. Les partisans de ce dernier se sentant moins forts s'adressèrent à l'empereur Frédéric I^{er}, et les autres s'adressèrent au pape Honorius III qui était en désaccord avec l'empereur. De là vient que le siège apostolique est guelfe et l'empire gibelin, tout cela à cause de cette maudite chienne.

« Or il arriva en l'année 1215 que cette mauvaise semence envahit l'Italie de la façon que voici : à Florence, dans la maison des Buondelmonti se trouvait un chevalier riche et valeureux qui avait promis mariage à une fille des Amidei. Comme il passait un jour devant la maison des Donati, une dame l'appela et lui dit :

« — Messer, je m'étonne fort que vous ayez du penchant
« pour une personne qui ne conviendrait même pas à vous

en quatre quartiers avec capitole et forum, est ainsi appelée à cause de la floraison de ses champs.

Les Florentins, soulevés d'une énergie juvénile qui sourd mystérieusement du crépuscule de la société féodale, fondent la commune, fruit de la renaissance économique dont ils sont à la lettre les artisans. Une nouvelle couche comme en un jardin privilégié monte lentement à la lumière et fait contraste avec la « société des tours », avec les nobles d'origine plus ou moins germanique qui, unis par des liens de parenté, vivent dans des demeures contiguës sous le paratonnerre de leur tour armée pour la défense. Le peuple, lui, commence son ascension par un groupement professionnel autour d'un art : l'apprêt et la teinture des étoffes de laine ; et quand son organisation corporative aura atteint son plein développement, le heurt avec la noblesse deviendra fatal : aurore de la lutte de classes, où Florence, comme en bien d'autres domaines, donne le départ.

Pourtant, au XII^e siècle, la commune florentine encore dans les langes semble relativement calme ; à en croire Dante — un peu suspect, car il avait la nostalgie du passé depuis que sa patrie l'avait exilé — : « Dans le cercle de ses vieux murs elle se tenait sobre et pudique. » Cette altitude morale semble avoir rapidement décru ; les manèges politiques surgissent comme de dangereux champignons, et les rhéteurs — inévitables au temps où l'Antiquité revient en honneur — prennent l'habitude de convoquer le peuple, les déshérités, les aspirants au bien-être... en place publique : c'est l'« appel à parlement » — encore une nouveauté, et féconde ! Là on transforme le régime, on échafaude des constitutions, on nomme des magistrats, des fonctionnaires. Le désordre s'installe, et la querelle guelfe-gibeline, née de la chienne et de la femme, n'est pas faite pour l'apaiser.

Épinglons quelques étapes de ces luttes intestines qui éclaireront l'avenir, les années de la domination des Médicis.

Victoire guelfe en 1250, constitution dite du *Primo popolo*

et création du capitaine du peuple, chargé de protéger les intérêts de celui-ci. Dix ans plus tard, défaite des guelfes toscans par les gibelins de Sienna à Montaperti ; Florence, sur le point d'être anéantie, est sauvée grâce à un gibelin patriote. Puis la roue tourne : la *Parte guelfa*, le parti guelfe, reprend le dessus ; le gibelin décline....

Mais voilà le rare : en dépit de ces sanglantes rivalités, de ces luttes de factions, le commerce, les métiers, l'industrie ne cessent de se développer ; les banques florentines surpassent celles des autres villes, sont en relation toujours plus étroites avec la France, la papauté, le midi de l'Italie.... C'est l'avènement du capitalisme et en même temps d'un nouveau groupe de citoyens qui s'opposent à la fois à la noblesse et au peuple : les marchands enrichis, la grosse bourgeoisie ou, si l'on veut, l'aristocratie du comptoir.

1293, date importante dans l'évolution de la politique florentine : cette année-là sont publiées les *Ordonnances de justice* en vertu desquelles tout citoyen doit s'inscrire dans une corporation, dans un art ; qui n'est pas inscrit devient un *scio-perato*, un plébéien de seconde zone. Le noble n'est pas exempt de cette obligation, bien au contraire : elle est faite contre lui ; s'il ne s'inscrit pas, il reste noble mais n'a plus droit au titre de citoyen, est exclu de la participation au gouvernement, n'a plus voix au chapitre... et l'on assiste à cet étrange spectacle : pour dégrader un homme, on lui laisse sa noblesse.

Si Florence est devenue le centre d'une culture supérieure, elle le doit à l'esprit républicain et plus encore à l'existence de cette aristocratie populaire et mercantile qui est toute différente des autres. A Venise les nobles, comme une clique de conspirateurs, se tiennent séparés du peuple qui tremble devant l'État policier « mystérieux et invisible ». Le noble napolitain est un oisif dont l'honneur consiste à ne rien faire. Dans les terres de l'Église, autre noblesse agricole, pastorale, qui refuserait de souiller ses mains par le commerce. A Flo-

rence au contraire la démocratie absorbe la vieille noblesse que l'on s'attache à dénigrer.

Écoutez les lettrés parler des seigneurs : « Prétendre ne soutenir la vertu de ses ancêtres que par un grand nombre de chiens, d'oiseaux et de chevaux, en courant parmi les bois et forêts, c'est chercher la noblesse parmi les bêtes.... L'ardeur à chasser l'oiseau ou à poursuivre un gibier quelconque ne sent pas plus la noblesse que les nids ou les gîtes des animaux sauvages ne sentent la rose. » Pétrarque dit : « On ne naît pas noble, on le devient », et le Florentin Palmieri : « Qui, par la vertu de ses ancêtres, cherche la gloire se dispense de tout mérite. Donner l'exemple par soi-même, non par les siens, c'est mériter l'honneur. » L'homme véritablement honorable, noble, est le fils de ses œuvres.

Voilà le credo du vrai citoyen : le travail est la loi, et la participation grandissante des « arts » à la vie publique a pour conséquence d'obliger le noble, même s'il méprise le commerce, à en porter l'étiquette. Le parti guelfe, par son organisation intérieure fondée sur les métiers, domine maintenant la république ; il n'est pas un État dans l'État mais l'État même et prétend établir le nivellement des classes, besogne rendue plus aisée par le fait que le noble, à la différence de ce qui se passe en France, ne vit pas dans un château isolé mais dans la cité même, dans la « société des tours ».

Ce nivellement, d'ailleurs, ne doit pas faire illusion ; il n'est aucunement un instrument de pacification. Les arts, en effet, sont divisés d'opinion, de tendance ; par exemple ceux qui sont dits majeurs : lainiers, banquiers... ne refusent pas de financer une guerre si elle doit ouvrir des débouchés à l'extérieur et développer les échanges ; à l'inverse les arts mineurs : tailleurs de pierre, forgerons, hôteliers... ne désirent que la paix favorable à leur métier, et bientôt la lutte commence entre *popolo grasso* et *popolo minuto*, entre les « gras » et les « maigres ».

Mais ce n'est pas tout : derrière les maigres on aperçoit le

moutonnement de la vraie plèbe, des manœuvres illettrés, des « idiots », qui eux aussi veulent forcer les portes de la république, avoir part aux délibérations, aux places. La vraie démocratie n'est-elle pas « l'âme des citoyens unis ensemble par un seul vouloir » ? Boniment de place publique ; en fait cette idée-là, poussée à sa tension extrême, aboutira à un conflit perpétuel.

Là-dessus se greffe une nouvelle source de discorde dont les tenants, cette fois, sont d'une part les grands bourgeois nés du commerce, d'autre part les patriciens nés de la féodalité.

En mai 1300, parmi les jeux et les danses, les dames florentines célébraient sur la place Santa Trinità le retour de la belle saison ; il y avait un air de fête et non de tragédie. Soudain une bande de Donati (patriciens) débouche à cheval sur la place dans l'intention très nette de provoquer une bagarre et commence à bousculer les spectateurs. Quelques membres de la famille des Cerchi (grands bourgeois), violemment heurtés, voient dans cette intrusion un affront ; on en vient aux mains, les armes sont tirées, le sang coule, la foule apeurée s'enfuit... et sur la place vide restent plusieurs blessés, dont un Cerchi, auquel on a coupé le nez.

Ce n'est pas tout. Les hostilités se doublent d'une lutte de factions née à Pistoia — ville sujette de Florence — entre les Blancs et les Noirs. Les premiers sont reçus par les Cerchi, les seconds par les Donati, et on se bat, on s'exile à tour de bras (Dante sera le plus notoire de ces exilés). Les Donati finissent par avoir le dessus, mais pour peu de temps. En 1308, leur chef, accusé d'aspirer à la tyrannie, est tué.

Dans une cité pareillement bouleversée, il y a des moments où les citoyens accablés de lassitude, incapables d'attaquer ou de se défendre, oublient la république et tombent sous la coupe de princes, de soldats étrangers ; mais d'ordinaire ces intermèdes se terminent mal pour le dictateur, et Florence en revient à ses kyrielles de combinaisons politiques.

En 1358, après la peste qui l'a ravagée, elle ajoute une arme

à sa panoplie : l'admonition qui a pour objet d'empêcher les suspects de gibelinisme — le gibelin, c'est toujours l'ennemi — d'accepter ou d'occuper aucune charge ; l'admonition équivaut à une proscription à l'intérieur, car la vie publique a pénétré si profondément dans les esprits que ne pas avoir part aux affaires d'État semble vous réduire à zéro.

Mais lorsqu'on est exclu des charges ou simplement rejeté dans la minorité, il y a encore un moyen de s'en tirer : faire appel au Conseil du peuple.

Moyen parfois dangereux auquel eut recours un gros marchand démagogue, Salvestro de' Medici, et qui, en 1378, valut à Florence sa première insurrection plébéienne, sa première grève sociale. Les artisans infimes, qui ne sont pas réunis en corporation, se révoltent contre les possédants, les nobles, battent en brèche l'ancienne république, annulent les privilèges des bourgeois et proclament la nouvelle république des gueux. On rétablit la potence sur la place de la Seigneurie, c'est-à-dire du gouvernement ; on y pend, à titre de réjouissance et de symbole, le *bargello*, chef de la police ; on menace les dirigeants enfermés dans le palais de tuer leurs femmes et leurs enfants s'ils ne se rendent pas et « les seigneurs » s'empressent de filer un à un, livrant les clefs aux insurgés.

Ceux-ci ont à leur tête un cardeur de laine, ouvrier chez un fabricant d'étoffes, un vrai plébéien en savates, sordide et déguenillé, Michele di Lando, dont la femme et la mère vendent des légumes près des *Stinche*, la prison de Florence. Michele n'est pas un prolétaire de médiocre pâte, il s'empare du gonfalon de justice, s'installe dans le palais, donne des ordres... et son premier soin est de créer trois « arts » mineurs nouveaux dont l'art du petit peuple ou des *Ciampi*, compagnons, nom qui restera à la révolution qu'il a dirigée. La création de ces arts mineurs soustrait la plèbe au patronage accablant de l'art de la laine dont les registres sont brûlés, et

désormais toutes les corporations admises dans le gouvernement sont mises sur un pied d'égalité.

Par malheur, les Ciompi se distinguent par tant d'incapacité, de brutale absurdité que Lando lui-même, qu'ils ont élevé au pouvoir, se dégoûte d'eux et concourt à leur chute. L'« art » des Ciompi, le plus bas dans l'échelle des corporations, est supprimé, et la réaction suit : au début du xv^e siècle, le gouvernement repasse dans les mains de l'aristocratie et des arts majeurs.

*
* *

Un étranger visitant Florence s'étonne d'entendre des vociférations, de voir des gens courir l'épée nue et demande :

« Que se passe-t-il donc ? »

— Rien de grave. On se partage là-bas les magistratures et les charges de la cité. »

Les *umori* — c'est-à-dire les troubles engendrés par les factions — sont le pain quotidien ; on y est accoutumé, aussi ne s'en préoccupe-t-on que si les *umori* tournent vraiment mal, et la machine politique fonctionne avec les à-coups habituels. Le parti au pouvoir, après avoir banni ses rivaux, remodèle les institutions suivant ses intérêts pendant que de loin les bannis s'efforcent de soulever le mécontentement dans la cité. A cela se joignent les jalousies des villes voisines, de celles qui sont assujetties à Florence : Pistoia, Prato, Arezzo... et travaillées elles aussi par les factions ; ainsi la république s'affaiblit, se méfie d'elle-même, de ses citoyens, et l'idée d'une union, d'une confédération avec d'autres républiques, qui serait un ressort de puissance, peut-être un élément de stabilité, lui semble inconcevable.

A la fin du xiv^e siècle, trois partis restent en présence : la noblesse nouvelle issue des arts majeurs, du commerce, appuyée sur l'argent et dans laquelle se fondent les restes de la vieille

noblesse — la bourgeoisie moyenne — au-dessous, les artisans proprement dits.

« Si elle n'avait en elle de grands partis, Italie la Belle dominerait le monde. » Cette sentence d'un poète satirique de la Renaissance pêche par l'ambition mais reste exacte dans la mesure où l'Italie — et Florence la première — domine l'Europe tant par son expansion commerciale que par le rayonnement de son esprit.

Dès 1338, elle compte plus de deux cents fabriques qui produisent annuellement quatre-vingt mille pièces de drap, développe l'art de la soie (industrie venue de Sicile vers le XIII^e siècle), de la tapisserie (apport d'artisans français et flamands). Ses marchands, mieux au courant que quiconque de la situation financière des diverses nations, parcourent l'Europe, où ils ont des comptoirs et fondent de nouvelles banques ; le florin florentin est la principale monnaie, la plus saine et la plus appréciée. En bref, Florence s'affirme plus que jamais comme la ville du capitalisme.

Sans souffrir de ces préoccupations éminemment pratiques et terrestres, l'art pur continue à fleurir. Nous entrerons plus tard dans ce jardin des délices ; bornons-nous pour le moment à noter les constructions de caractère urbain, civique, les *loggie* : celles du *Grano*, du *Bigallo* (près du campanile et du baptistère), surtout celle dite aujourd'hui des Lanzi qui incarne « la majesté de la république », car c'est de là que les gouvernants haranguent le peuple. Déjà un établissement d'enseignement, le *Studio*, a été fondé l'année de l'exil de Dante, et l'œuvre du même Dante est expliquée, commentée par Jean Boccace.

Cette prospérité hélas ! n'est point sans danger. Le Florentin doué d'une vocation certaine pour les arts de la paix n'en a plus aucune pour l'art de la guerre, et c'est normal : la guerre le détourne de ses occupations préférées, l'empêche de vaquer à ses affaires, de gagner de l'argent. Un axiome a cours : « Qui

tient boutique ne peut aller se battre », et l'on s'en remet aux mercenaires du soin de défendre la patrie.

Ces soldats d'aventure, souvent étrangers, se placent sous les ordres d'un *condottiere*, chef de bande et parfois tyran d'une des nombreuses principautés italiennes, qui loue sa *condotta* ; et ainsi s'organise une sorte de despotisme nomade, un État militaire en déplacement. Les rapports de Florence et des *condottieri* prennent dès lors le caractère d'une opération commerciale ; on ne considère plus dans les entreprises militaires que deux choses : les dépenses qu'entraîne l'entretien des troupes, et les risques de pillage par l'ennemi. On achète les bandes de mercenaires comme une denrée quelconque. Un roi de Naples demandant à un envoyé florentin avec quelle armée il pourrait lui résister, le Florentin répond : « Avec tes propres soldats. » Et il en fut ainsi.

Mais si l'état militaire ne leur dit rien qui vaille, les Florentins aiment se donner l'allure de guerriers, de nobles guerriers ; c'est un travers que note le savoureux nouvelliste Francesco Sacchetti. Voyez, dit-il, ces ouvriers, ces boulangers, cardeurs de laine et drôles de toute espèce qui veulent tous être nommés chevaliers et n'ont pas de cheval, ne savent pas manier une arme, tous chevaliers de contrebande qui font juste le contraire de ce que prescrit le code de la chevalerie ! Ce n'est pas de la *caballeria* mais de la *cacaleria* !

Peu importe. L'artisan, le bourgeois démocrate ne dédaigne pas cette façade belliqueuse ; il adore les tournois du dimanche, et certain notaire septuagénaire restera célèbre pour avoir été le héros d'un de ces tournois-là. Passe-temps innocent, après tout, car on ne songe guère à se pourfendre. Ce qui reste grave, c'est que, pour ces chevaliers improvisés, la puissance d'un État repose plus sur ses moyens financiers que sur le courage de ses citoyens.

CHAPITRE II

LA SEIGNEURIE ET LE COMMERCE FLORENTIN

LES QUARTIERS DE FLORENCE — LE GONFALONIER — LA COURSE AUX OFFICES — L'ORGANISATION ET LA HIÉRARCHIE DU COMMERCE — DÉVELOPPEMENT DES AFFAIRES AU XV^e SIÈCLE.

« QUI voudrait de notre temps créer un État trouverait plus de facilité à le faire parmi les hommes des montagnes où la civilisation n'existe pas encore que parmi ceux des villes où la civilisation est déjà corrompue. Ainsi un sculpteur tirera plus facilement une belle statue d'un bloc informe que d'un marbre ébauché par une main malhabile. »

Cette observation de Machiavel, le fondateur de la science politique, s'applique exactement à Florence sa patrie, bloc sans cesse écorné, martelé, qui ne parviendra point à se transformer en un État ayant des chances de stabilité — sauf à l'heure de la pure et simple dictature.

Bien des pays se sont amusés à jouer à la constitution — la France entre autres —, mais aucun n'a dépassé Florence dans ce jeu-là : c'est proprement une déformation congénitale.

Il serait pénible pour le lecteur de suivre le processus, les avatars de ces combinaisons auxquelles notre époque nous a pourtant rompus, et où se complurent quelques-uns de nos notoires compatriotes, Sieyès par exemple. Pour les Florentins, en tout cas, le diagnostic est certain : depuis les temps lointains de l'hellénisme, ils sont les premiers atteints de perversion

constitutionnelle, affection originale sans doute mais chronique ; rapports entre classes sociales, caractéristiques des régimes, domination de la noblesse, tyrannie, bourgeoisie contre peuple, démocratie pure, mitigée ou de façade, suprématie d'une maison, théocratie... etc., autant de sujets qui les passionnent, sur quoi ils fondent doctrines, théories, et qui les incitent aux dange-reuses expériences.

Florence est un laboratoire de politique, laboratoire assez mal tenu et si encombré que nous retiendrons seulement une des formes durables de ces constitutions qui donnera une idée de ce que peut enfanter un peuple merveilleusement intelligent lorsqu'il se perd dans l'ornière des ratiocinations politiques.

* * *

Florence est divisée en quatre quartiers : San Spirito (outr-Arno), Santa Croce, Santa Maria Novella et San Giovanni, chaque quartier divisé lui-même en quatre gonfalons qui ont leur nom particulier : l'Échelle, la Coquille, le Dragon, le Lion d'Or, la Vipère, l'Unicorne.... Pas un citoyen qui ne se range sous l'un de ces seize gonfalons et ne doive, le cas échéant, se rendre au palais de la Seigneurie afin de combattre pour la liberté du peuple. Le gonfalon, c'est la cellule de la cité.

La magistrature suprême appartient d'abord à huit prieurs, deux par quartiers, puis à douze *buoni uomini* (nous dirions « prud'hommes »), trois par quartier et jouant le rôle de conseillers, enfin au gonfalonier de justice, une création des fameuses ordonnances égalitaires que nous avons signalées.

Prieurs, prud'hommes, gonfaloniers, tel est le triumvirat qui forme la Seigneurie. Le gonfalonier doit avoir quarante-cinq ans, et le matin où il entre en fonction il reçoit le gonfalon à croix rouge sur champ blanc qu'il garde dans sa chambre au palais de la Seigneurie ; sort-il à cheval, tout le monde l'escorte.

Cérémonial équivalent pour la nomination des prieurs du

quartier : les boutiques ferment, le peuple va sur la place, accueille le prieur sortant et le raccompagne chez lui.

Pendant la durée de leurs fonctions, les « seigneurs » logent au palais, où ils sont fort bien traités, ont à leur disposition une quantité de serviteurs en livrée verte et portant les insignes de la commune ; la chambre est luxueuse, ornée de tapisseries, la table soignée avec beau linge, vaisselle plate, le menu confortable grâce à un crédit mensuel de trois cents florins d'or ; il y a chanteurs, musiciens, bouffons, outre un notaire, qui prend note des délibérations, et un chancelier pour la correspondance.

Un train de vrai seigneur, et enviable. Aussi le citoyen se donne-t-il une peine infinie pour entrer dans la Seigneurie, mais ce n'est pas commode. Jugez plutôt : si vous prétendez exercer une fonction, il faut que votre père ou votre grand-père ait été lui-même revêtu d'une des trois magistratures de la cité, moyennant quoi votre nom est *imborsato*, c'est-à-dire mis dans une bourse, une urne, d'où il sortira un jour ou l'autre. Alors vous serez soit *seduto*, ce qui équivaut à obtenir et occuper un emploi public, soit *veduto*, qualificatif réservé à celui qui, ayant eu la faculté d'occuper un emploi, ne l'a pas exercé en fait.

Voilà du raffinement, de la chinoiserie florentine qui favorise les combinaisons les plus louches : on intrigue pour être *imborsato* même si on ne remplit pas les conditions requises, ou pour empêcher le marchand rival de l'être. Mais si votre nom sort de la bourse, quel honneur ! Vous endossez le *lucco*, la robe rose, violette ou cramoisie ; des huissiers, des gardes mercenaires portant des boucliers longs vous accompagnent au palais ; vous recevez des ambassadeurs, vous êtes au premier rang....

Bien qu'il ne soit pas payé, le seigneur profite de sa situation, garde ses habitudes de marchand, trafique de son influence temporaire, favorise les amis, brime ou persécute les concu-

rents.... Il a pris d'ailleurs ses précautions pour réduire le nombre de ceux-ci par l'institution du *specchio*, livre où sont inscrits quartier par quartier, gonfalon par gonfalon, les noms de ceux qui n'ont pas payé leurs impôts ou sont débiteurs de la commune à un titre quelconque ; l'inscrit au *specchio* est incapable d'exercer aucun office.

La mésentente règne d'ordinaire parmi les seigneurs qui n'arrivent point à accoucher d'une décision, s'empêtrent dans des votes contradictoires et la couleur des fèves posées devant eux (la fève noire c'est oui, la fève blanche c'est non). On raconte qu'un jour, vers minuit, le gonfalonier de justice président des délibérations se fit apporter les clefs de la salle, s'assit dessus et jura que personne ne sortirait si l'on n'en passait point par où il voulait, qu'on servirait à manger dans la salle même jusqu'à ce qu'on eût capitulé.

Autre aspect : cette fois le gonfalonier est un homme doux et « de grosse pâte » ; il lit la proposition à discuter ; les palabres commencent, s'éternisent... et pendant ce temps un des seigneurs, politique remarquable que nous retrouverons, Niccolò Uzzano, dort à poings fermés. Au bout de quelques heures, soit qu'il ait fini de dormir, soit qu'on l'ait réveillé, tout somnolent il monte à la tribune — car il y a une tribune —, donne son opinion en peu de mots et chacun l'approuve — prototype d'une assemblée parlementaire....

A côté de la Seigneurie figurent trois fonctionnaires principaux qui ne sont pas de Florence, ceci pour assurer — en théorie du moins — leur impartialité : le podestat dont la création remonte loin et qui, assisté de docteurs en droit et de notaires, s'occupe des testaments, dots, procès civils ; le capitaine du peuple, gardien de la cité ; l'exécuteur, qui a pour mission de surveiller les agissements des « grands » contre le peuple gras ou maigre.

Ces trois fonctionnaires exercent en fait leur activité à l'égard des condamnés, bannis, homicides, voleurs, faussaires....

Voilà pour une ville, dira-t-on, un éventail assez fourni d'institutions. Rassurez-vous : il y en a d'autres. Les prieurs ne délibèrent pas seuls, autour d'eux foisonnent les conseils : le Conseil du peuple (dix membres par gonfalon) chargé de veiller à la conservation des lois, les Dix de liberté qui reçoivent les plaintes de ceux qui s'estiment molestés, trompés, fraudés, et les Dix de Balìa créés pour le temps de guerre, et les Huit de garde qui constituent une police d'État. Arrêtons-nous par crainte d'essoufflement, mais retenons ceci : cette cascade de parloles, cette multiplicité de rouages qui éveillent l'idée d'une monstrueuse machine entravent tout. Il faut six délibérations pour voter le moindre crédit, décider l'envoi d'un moribond à l'hôpital ou la réparation d'une armoire.... La paperasserie — plaie de la société moderne, qu'elle soit capitaliste ou non — a ses lettres de noblesse.

Il y a pis : chacune des fonctions formant la Seigneurie ne dure que deux mois, ce qui équivaut à dire que Florence vit en perpétuelle période électorale ; le prier candidat fait de la propagande et le prier en charge tâche de tirer le meilleur parti de ses derniers jours de grandeur.

Ajoutez à cela la maladie de la réglementation la plus stricte ; on fixe par exemple la quantité d'acier à employer pour fabriquer un casque, on limite les espèces d'objets que chaque boutiquier a le droit de vendre : défense d'empiéter sur la spécialité du voisin. Alors le peuple déjà saisi de la fièvre électorale s'exaspère, se révolte, ce qui lui est un moyen de s'exhaler, de *sfogarsi* ; on s'arme, on se bat, on tue, on bannit, et Florence rappelle alors le malade dont parle Dante, qui change sans cesse de position dans son lit pour échapper à la souffrance.

*
* *

Les bourgeois cultivés ne sont pas tendres pour l'organisation politique de leur cité et finissent par mépriser la démocratie :

« Quelle sottise de faire délibérer le cordonnier sur la manière de confectionner les lois civiles, d'administrer la république et de conduire la guerre ! »

Voilà le sonneur de cloches qui se mêle de donner des avis aux gouvernants, et savez-vous ce qu'il fait ? Il descend sur la place et se met à chanter ! O bêtise des humains qui, pour être précédés de trompettes et marcher en brandissant un bâton, sacrifient leur repos et leur liberté ! Ils n'estiment l'honnêteté, la justice qu'autant qu'elles leur rapportent, font plus de cas du « savoir faire » que de tout le reste, se mettent à la remorque de citoyens influents, trafiquent dans les sectes, les coteries, les intrigues afin de « faire du pouvoir leur boutique », en tirer la richesse, la dot de leurs filles... et c'est la république qui en pâtit : envahie par les corrompus, elle ne permet pas aux hommes sages et de valeur de percer, ou, s'ils y parviennent, ils sont tellement jaloux, persécutés que, saisis de dégoût, ils se rebellent, sont chassés ou meurent.

Notons, à titre d'exemples, quelques spécimens de politique locale qui sont révélateurs de la vie florentine.

Un citoyen de qualité aspire à devenir gonfalonier de justice ; il reçoit les promesses de l'électeur influent de son quartier, mais un ami qu'il a dans un autre quartier le met en garde : « Il te trompe ! C'est lui qui a proposé ton exil et ça aura lieu dans moins de quinze jours. Rien à faire ! » Le citoyen fut exilé en effet et uniquement parce qu'ayant des capacités les gens de son quartier ne voulaient pas qu'il avançât trop et les surpassât.

Voici maintenant Agnolo Acciaiuoli de vieille famille florentine qui a le tort d'entretenir des relations suivies avec des bannis ; un de ses parents, apprenant qu'il est devenu suspect à ces Messieurs de la Seigneurie, se précipite à cheval vers la propriété d'Agnolo, entre dans son bureau, jette au feu tous les papiers qu'il y trouve, papiers fort compromettants et qui l'auraient « mis dans de mauvais draps ». A peine les papiers consumés, survient le massier de la Seigneurie qui

perquisitionne et fait buisson creux. Ne pouvant intenter un procès à Agnolo, faute de preuves, on l'exilera à Céphalonie.

Mais, dans le domaine du bannissement, le record appartient sans conteste à Palla Strozzi, citoyen éminent, helléniste de marque et fort bel homme : « Rien qu'à le voir passer, on disait : c'est messer Palla. » Il avait tout ce qu'il fallait pour être heureux : une femme charmante, des enfants bien venus. Mais pour des raisons d'ordre fiscal (accablé d'impôts, il les payait difficilement) et d'ordre politique (il était ami de la paix et ennemi des « nouveautés ») la Seigneurie l'exila à Padoue ; bien qu'âgé de soixante-deux ans — « l'âge du repos chez soi », dit son biographe —, il accepta en philosophe son infortune, refusant de médire de Florence ou d'en entendre médire devant lui. Au bout de dix ans, son exil fut renouvelé ; dix ans plus tard nouveau bail. Quand on lui signifia la décision de la Seigneurie, il observa seulement que sa bonne conduite ne lui servait de rien.

Un de ses fils périt assassiné, un autre meurt, il perd sa femme « dont à son âge il avait grand besoin » ; le dernier de ses enfants dont il espérait le relèvement de sa maison disparaît à son tour. Il ne lui restait plus qu'à mourir, ce qu'il fit à plus de quatre-vingt-douze ans, très sain de corps et d'esprit. « Au temps de la république romaine, il aurait été un grand homme. »

Ces rancunes tenaces ne sont point rares à Florence, et le grand nouvelliste du XVI^e siècle, Matteo Bandello, va jusqu'à dire :

« Je pense que si tous ceux qui ont été chassés de Florence et tous ceux qui y ont été misérablement assassinés étaient réunis ensemble, ils peupleraient une cité bien plus grande que n'est Florence aujourd'hui. »

Par sa faute ou par son destin, la Perle de l'Arno fut en effet « merveilleusement soumise aux divisions et discordes intestines » et cela grâce au mécanisme effroyablement compliqué

de sa constitution, qui est, à la lettre, une couveuse de révolutions.

*
* *

Le commerce florentin est saturé de politique, et son organisation n'y gagne pas, en simplicité tout au moins. Pénétrons dans ce palais des corporations où s'affrontent les arts dits majeurs au nombre de sept, et les arts dits mineurs au nombre de quatorze, et n'oublions pas au cours de notre visite le principe florentin exprimé par Boccace : « Qui ne possède pas est tenu pour une bête. »

Premier en date, source de richesse, l'art de Calimala, dont le nom fameux en Italie vient peut-être d'une rue mal famée, *Calis Malus*, Via Mala. Son objet ? Importer de l'étranger des draps bruts qui sont remis sur le métier et transformés en draps fins. C'est dans les Flandres, en Angleterre et surtout en France que les Florentins viennent chercher les matières premières; ils ont des comptoirs et des hôtelleries à Paris, Caen, Rouen, Provins, Montpellier, Avignon, Marseille, Toulon... si bien qu'une véritable colonie italienne, qui se renforcera des exilés, s'établira chez nous sous la direction d'un capitaine général. Notez à ce propos que pour aller de Florence à Avignon il faut alors quatorze jours, à Montpellier seize, à Paris vingt-deux.

Le drap brut importé est distribué entre les diverses corporations qui se chargent de le fouler, presser, lisser, couper. Pour la teinture on se sert du *guado* (bleu), de la *robbia* (rouge), de l'*oricello* (pourpre); avec l'*oricello* et un peu de *robbia* on obtient le *scarlatto d'oricello*, couleur très à la mode. Quand chaque pièce apprêtée a été marquée du sceau de la corporation et d'une étiquette, on la roule dans un ballot de feutre ou de toile double qui porte les armes de Calimala.

Celle-ci, étant donné l'instabilité de l'État, se gouverne elle-même. C'est la sagesse, et ses statuts, qui datent du début

du XIV^e siècle, sont une merveille de minutie. Tous les six mois, les marchands élisent quatre consuls et un camerlingue qui réunis nomment un chef : le prieur. Tous doivent être guelfes et affectionnés à l'Église romaine. Chaque boutique est protégée comme un domaine, pas de toile d'une boutique à l'autre, pas d'étalages à l'extérieur, le trafic à l'intérieur, pas de jeux de hasard pervertisseurs du bon commerce, contrôle rigoureux de l'ouverture et de la fermeture des livres de caisse ; un notaire est chargé de faire observer les statuts de l'art, et l'on enquête sur la situation des compagnons, ouvriers et apprentis, qui se trouveraient être plus riches qu'ils ne doivent l'être ; aucun compagnon ne peut prendre femme en dehors de Florence sans une autorisation spéciale ; les consuls veillent à l'observation stricte des fêtes chômées selon le rite de l'Église et aussi des décisions de la Calimala ; défense sous peine d'une forte amende de vendre ou faire vendre aucun drap qui ne soit d'Outre-monts ou d'Angleterre. Il faut garder ses clients : la république commerçante est bien engainée dans la république politique.

Calimala a donné l'exemple ; à côté d'elle les lainiers qui font venir la matière première d'Espagne, de Portugal, d'Angleterre et exécutent le travail de bout en bout ; puis l'art de la soie, prospère dès la fin du XIII^e siècle, qui lui aussi a ses consuls et se distingue par la noble élégance de ses produits : étoffes rehaussées d'or, de peintures, pailletées : travail pour dames et seigneurs.

Commerçant bien dans ses affaires, le Florentin, comme l'a noté Dante, pratique naturellement le change et la banque. D'où nouvel art majeur : le banquier et changeur tient ses assises au Marché Neuf, où il s'installe devant sa boutique, le *banco*, avec sa table au tapis vert — couleur déjà administrative —, sa bourse et son livre de comptes.

Depuis l'invention de la lettre de change, on ne craint plus les voleurs ; l'argent circule sans qu'on le voie ; il parcourt le

monde grâce à ces Florentins qui ont partout des places de commerce, des « facteurs » et une monnaie saine. Leur banque fait prime. Florence devient une maison de banque.

Calimala, laine, soie, banque, voilà les quatre arts prépondérants. Mais ils ont une progéniture parfaitement légitime et non bâtarde : les juges et notaires, scribes de l'argent. « Si Bologne est la pépinière des docteurs ès lois, notre ville est celle des docteurs du notariat », dit avec orgueil un Florentin.

Après les juristes viennent les apothicaires, droguistes, personnages importants, car ils font le commerce non seulement des drogues mais des épices et de tous les produits du Levant, y compris les pierres précieuses. C'est à cet art qu'en 1295 Dante s'inscrit, et ceci suffit à illustrer la corporation.

Avec les fourreurs et pelletiers, le septuor des arts privilégiés est complet. Il va sans dire que là encore les règlements sont touffus et méticuleux ; on sévit contre les délinquants ; c'est ainsi que le failli doit se rendre au Marché Neuf et, pour obtenir un concordat, frapper trois fois de son derrière nu l'endroit où se trouvait le *carroccio*, char symbolique de la cité : un espace circulaire pavé de dalles de marbre alternativement blanches et noires. La sanction publique est nécessaire chez un peuple de marchands.

Chacun des arts majeurs a naturellement sa bannière : étoiles d'or sur champ d'azur pour les juges, mouton blanc sur champ de vermillon pour les lainiers, *Agnus Dei* sur champ d'azur pour les pelletiers.

Les arts mineurs sont réduits à quatorze depuis la défaite de la plèbe, des Ciompi : en tête les bouchers qui ont leur étal au Marché Vieux (ancienne place Victor-Emmanuel), puis les forgerons, cordonniers, charpentiers, cabaretiers, hôteliers, tanneurs, marchands d'huile, sel et fromages, armuriers... pour finir par les boulangers, la corporation la plus décriée de Florence car la plus accessible.

Il y a de l'aristocratie dans cette démocratie de façade, et

le moyen de s'en étonner? Les conditions mises à l'inscription sont telles que sur une population d'environ cent mille habitants trois mille cinq cents seulement sont de véritables citoyens, aptes à exercer des fonctions : il ne faut pas galvauder le pouvoir.

*
* *

Avec le temps et à l'intérieur même des arts, des modifications, des tassements se produisent. Les juges et notaires prennent la première place dans la hiérarchie, et simultanément se mangent entre eux. Lainiers et soyeux prospèrent : 273 boutiques pour les premiers, 84 pour les seconds. Chez les banquiers, concentration de la puissance : des 72 banques existant en 1422 il n'en reste plus que 33 cinquante ans plus tard, mais solides, florissantes, agissantes.

Le commerce florentin allonge sans cesse ses tentacules. En 1421 par exemple, douze jeunes gens des premières familles partent pour Alexandrie afin de traiter avec le « Soudan », de fonder comptoirs et succursales, et bientôt Florence dépassera l'Orient dans la fabrication des étoffes de brocart et d'argent, deviendra avec Venise l'entrepôt des bijoux, perles, objets de luxe où se fournira l'Europe. Les Acciaiuoli sont implantés non seulement à Naples mais à Athènes ; les Scolari, ex-bannis, font souche en Hongrie.

Mais le pays avec lequel Florence entretient le commerce le plus suivi reste la France. Il y a entre elles une vieille sympathie guelfe, et lorsqu'en 1452 des ambassadeurs sont envoyés à Charles VII, on leur recommande de rappeler au roi les liens intimes qui depuis des siècles unissent les deux pays, de lui rappeler aussi que Charlemagne a délivré jadis Florence des Lombards, etc. Le régime social est pourtant fort différent des deux côtés des Alpes : en France, même dans les villes de corporations, de maîtrises, subsiste une forte proportion d'ouvriers exerçant librement leur industrie. Le système

opposé qu'applique Florence n'a pas été pour elle une cause d'infériorité.

La Ville des Fleurs n'est qu'une grande maison de commerce pour laquelle les autres cités, Venise, Gênes, sont des maisons rivales qu'il s'agit de supplanter. Dante lui-même, au cours de ses randonnées infernales ou célestes, ne perd point de vue le florin ¹, et comme d'autres il craint les atteintes portées à sa qualité. Insensiblement le négociant florentin devient un cosmopolite, pratique, expérimenté, qui enrichit sans cesse sa personnalité, se polit au contact des idées, des mœurs — tout le contraire d'un fossile, d'un provincial, à œillères —, un être qui a respiré le vent du large.

Parallèlement ses aptitudes se développent, et on ne sera pas surpris de le voir mué en diplomate. La diplomatie n'est-elle pas une manière de négoce « sous quelque bonne couleur et un peu apparente » ainsi que le dit Comines ? Balancer adroitement la loyauté et la fourberie, garder les dehors de l'homme de bien, et, une fois sa réputation de droiture établie, agir à sa guise et pouvoir mentir commodément, voilà la bonne méthode que formulera Machiavel ; si elle n'est pas très satisfaisante pour la morale, à qui la faute ? Aux princes qui à force de tromper les ambassadeurs ont contraint ceux-ci à user de l'arme du mensonge.

Une chose dont le Florentin négociant et politicien a horreur, c'est d'être dupe.

1. Les Florentins ont commencé à frapper les florins en 1252 en commémoration de l'extension de leur pouvoir en Toscane après la victoire sur les Pisans et les Siennois.

CHAPITRE III

ASPECTS DIVERS DE L'ESPRIT FLORENTIN

L'INDÉPENDANCE DE LA PENSÉE — UN FLORENTIN COMPLET :
L. B. ALBERTI — DE QUELQUES EXPRESSIONS IMAGÉES — SENS
DU COMIQUE — LA GENTILLESSE FLORENTINE — GOÛT DU JEU
— ASTROLOGUES ET SORCIERS — ESPRIT RELIGIEUX ET
SUPERSTITION — QUELQUES FIGURES D'ECCLÉSIASTIQUES.

SATURÉS de politique, braqués sur le commerce, les Florentins pourraient n'avoir rien d'attrayant, et, de fait, certains — Dante le premier — ne les ont pas ménagés.

Gent avare, envieuse, superbe! La passion des gains rapides et l'arrogance ont tellement corrompu la race que « la vertu traitée en ennemie est chassée par tous comme un serpent ». Florence, plante de Lucifer! Florence « la bien guidée », on peut le dire, avec ses politiciens! Et son fleuve l'Arno qui, né parmi des porcs immondes, atteint ensuite les roquets hargneux d'Arezzo, passe des chiens aux loups florentins pour descendre aux renards de Pise!

Ce chapelet d'anathèmes dantesques qui enveloppe la Toscane entière prouverait, s'il en était besoin, à quel point les fureurs partisans peuvent se déchaîner dans la Ville des Fleurs. Mais la contrepartie nous est donnée par l'historien Varchi au XVI^e siècle :

« Les Florentins, écrit-il, dépassent les autres nations dans les choses auxquelles ils s'appliquent ; outre le négoce sur

quoi la cité est véritablement fondée, ils sont réputés habiles et grands ; les arts, ils y sont experts : peinture, sculpture, architecture, ils pratiquent tout cela non seulement chez eux mais chez les autres. Les lettres grecques et latines ont été restaurées par eux. J'ai toujours été extrêmement surpris de voir qu'en ces hommes habitués dès l'enfance à coltiner des balles de laine ou des corbeilles de soie et qui restent rivés comme des esclaves tout le jour et une grande partie de la nuit à la cheville et au fuseau, se retrouvent tant de grandeur d'âme et d'aussi nobles et hautes pensées. »

Varchi attribue ce privilège au ciel florentin placé entre l'air subtil d'Arezzo et l'air lourd de Pise, et il ajoute que ses concitoyens sont plus faits pour dominer que pour obéir, que leur cerveau n'a de mesure en aucun sens : les sots y sont très sots, les intelligents très intelligents, mais la seconde catégorie l'emporte, et l'on a pu dire que qui voudrait détruire l'univers devrait en enlever les Florentins. Au jubilé de 1300, le pape Boniface VIII ne proclamait-il pas que les Florentins sont le cinquième élément ?

Depuis, leur renommée n'a cessé de se confirmer ; au xv^e siècle, comme on demande à Nicolas V, pape de la Renaissance et hautement cultivé, pourquoi il n'a pas de serviteurs italiens, il répond :

« Parce qu'ils ont l'âme trop grande et veulent toujours monter plus haut ; le Français et l'Allemand, à quelque travail qu'on le mette, se contente de sa besogne et ne regarde pas au-delà. »

En effet, le Florentin n'est pas d'un naturel stagnant et, gras ou maigre, *grasso* ou *minuto*, vise à se singulariser, à devenir un *uomo singolare*, cela tout naturellement, sans fausse modestie ni hypocrisie ; à défaut d'autre moyen il se singularisera par le costume. Suivre en mouton le troupeau n'est pas son fait, il s'écarte du sentier commun, n'imité pas. Émile Gebhart raconte qu'à la fin du xix^e siècle, lors de l'invasion

d'un mal suspect, l'Italie avait allumé aux frontières et aux portes des villes des fourneaux de fumigation, et les étrangers étaient plus ou moins discrètement soumis à cette déplaisante épreuve. Gebhart arrive à Florence et ne respire point le poison prescrit par le gouvernement comme on l'y a contraint à Milan et à Bologne.

« On ne fumige donc pas chez vous? demande-t-il au gaillard qui porte sa valise.

— Ah! Signore, ici nous sommes à Florence! »

Cela dit tout. Florence a l'orgueil d'être exceptionnelle, d'initier, d'inventer, de se créer un univers à elle, point bâti selon les règles ordinaires, et le Florentin a les qualités nécessaires pour cela : d'esprit vif, aiguisé, foncièrement curieux, possédé de la passion du nouveau, du rare, des belles formes, joyeux avec cela et s'amusant volontiers aux dépens d'autrui.

Selon un vieux proverbe : *Chi ha a fare con Tosco non vuole esser losco* (Qui a affaire à un Toscan ne doit pas être borgne). Avec lui sans doute un peu de précaution n'est pas inutile, mais il a tant de bonne grâce, de belle humeur, un sens si avisé et souvent si délicat, profond du jeu du monde!

Voici un exemplaire du Florentin complet, pourvu de tous les dons et qui se présente à nous au moment même où la dynastie des Médicis va s'implanter.

Né en 1404 à Gênes d'une famille florentine exilée, persécutée, décimée (trois de ses parents ont été exécutés, on soudoie des *bravi* pour en assassiner d'autres), Leone Battista Alberti a eu une jeunesse pauvre, chétive. Rentré à Florence, protégé par Côme de Médicis, qui lui fait restituer ses biens, il devient une sorte d'athlète, dompte les chevaux, saute à pieds joints par-dessus les épaules de dix hommes, s'escrime de la pique mieux que quiconque, perfore d'une flèche une forte cuirasse de fer; le pied gauche appuyé contre la paroi du Dôme, il lance une pomme bien au-dessus de la Coupole; en selle tenant une mince baguette par un bout et posant l'autre

sur son cou de pied, il fait virevolter son cheval sans que la baguette remue.... On croirait voir une suite de bas-reliefs antiques.

Ce gymnaste au profil jeune, énergique, a une vocation pour les arts ; il est musicien, chanteur, tient l'orgue ; il sait le latin, le grec, le droit, travaille tant qu'il se débilité, prend en dégoût jusqu'aux lettres de l'alphabet qu'il compare à des « scorpiens » déformés, se décide pour la vie joyeuse, puis revient dans son *studio*.

Ami des artistes Brunelleschi, Donatello, Luca della Robbia, il les déconcerte par ses bizarreries : un jour, taciturne, solitaire, le lendemain, plaisant, spirituel. Mais tous l'admirent, voient en lui un homme universel : « Dis-moi quelle chose a ignoré cet homme ? » Il écrit sur l'élevage des chevaux, sur les délits et les peines, les secrets de la toilette féminine, l'art nautique, la statistique.... Son traité de peinture se lit encore avec intérêt : « Il n'y a pas d'art, écrit-il, dont la pratique ou l'étude, à quelque âge que ce soit, apporte un plus grand contingent de plaisir à ceux qui le connaissent comme à ceux qui l'ignorent. » Et il multiplie les recettes, apprend aux débutants la théorie des valeurs, car il est peintre lui-même et plus encore architecte : le palais des Médicis, via Larga, est en partie son œuvre, et l'église de San Francesco à Rimini — pure Renaissance — lui appartient en propre.

Sa faculté d'invention n'est jamais tarie, et libéralement il en fait profiter le public : mystérieuses chambres d'optique où il fait apparaître tour à tour les astres et la lune au-dessus des montagnes, ou de vastes paysages, des golfes perdus dans la brume, des flottes fendant la mer, tout cela dans des jeux de lumière et d'ombres ; miroirs déformants, traité de mathématiques récréatives.... Il touche à tout, dresse un panorama de Rome, retire une galère antique du lac de Nemi, compose un dialogue sur la vie domestique, le gouvernement de la famille, la perversité des femmes.... Il n'écrit qu'en italien, ne s'accro-

che nullement aux ratiocineurs, aux pédants admirateurs béats du latin, veut être accessible à tous, lisible pour tous et comme Dante prend résolument la défense du toscan, de la langue *vulgaire*, aussi capable de netteté, d'élégance que la langue des « humanistes » ; en cela, nous le verrons, il a encore le mérite de l'originalité.

Sans avoir la superstition de l'art antique, il adore tout ce qui a une belle forme : fleur, paysage, homme, femme, animal... ; il a une règle, un « canon » pour comprendre ce qui l'entoure, pour goûter les délices de la nature. Aussi à son aise en plein air que dans son *studio*, assimilant, découvrant, perméable à tout, Alberti, précurseur de Léonard de Vinci, est un des types d'humanité qui fait sentir la grandeur de Florence.

Mais c'est un être hors du commun. Redescendons au niveau du Florentin moyen. Ce qui le distingue, c'est qu'il ne regarde plus le monde à la façon du Moyen Age, comme un lieu d'exil ou de pénitence, mais bien comme une source de joie, de bonheur qu'il faut savoir exploiter : à lui la lumière dorée ! Il est comme le cadran solaire : *Sine Sole Sileo* (Sans soleil je me tais). A lui les réunions de compagnies où l'on chante, bavarde, raconte, où l'on joue en pleine liberté et pleine insouciance, où se déploie avec allégresse la comédie humaine ! Il s'efforce d'appliquer à la lettre ce précepte d'un poète ferrarais : « Que chacun pose ses ennuis dans une caisse, qu'il y enferme tout chagrin et sombre pensée... et qu'il en perde la clef. »

Bien que violent à l'occasion, il est de nature enjoué, indépendant, et son langage est imagé, savoureux.

Quand il est heureux, il dit : « Il tombe des caresses » ; quand une chose, une personne lui plaît : « *Mi va al pelo* (Elle me va au poil) » ou : « Je la porte dans la paume de ma main. » S'il est au fait du caractère de sa femme, « il connaît le trot de sa haquenée ». S'il hésite : « Je suis posé sur des ailes », ou : « Je me picote la cervelle. » S'il craint de perdre son temps — préoc-

cupation du bon marchand : « Ne croyez pas que je m'en irai les mains pleines de mouches. » S'il s'emporte, « il met sa patience sous ses pieds ».

Hair son prochain, c'est lui arracher la langue par la nuque ; rater une affaire, c'est rester les dents sèches ; la compliquer, c'est chercher cinq pieds à un mouton. Pour s'exercer à la prudence, il se répète : « Voir à ne pas gâter la queue du faisan. » Une besogne vaine, c'est pour lui « piler de l'eau dans un mortier ou laver des briques ». Un mélancolique au bonnet tiré sur les yeux, aux traits crispés, semble « retenir son âme avec ses dents » ; cet autre en revanche tout béat est « pesant comme l'eau de macaroni ».

Son bon sens reste condensé en préceptes : Qui fait ses affaires lui-même ne se salit pas les mains. — Mieux vaut pinson en main que grive dans le buisson.

Œil perçant, mauvaise langue, c'est une définition du Florentin ; et de fait il a souvent la répartie cinglante. Une jeune dame un peu nerveuse dit à son ami : « Tu es un âne ! » Et l'ami répond : « Si tu étais un bœuf comme tu es une vache, nous pourrions faire une crèche ! »

Rien ne ravit plus le Florentin que les mots, les anecdotes ; il les répète, les colporte avec satisfaction ou orgueil. Une femme s'est noyée, son mari la cherche à contre-courant. « Il faut la chercher au fil de l'eau, lui conseille sagement un ami.

— Je ne la trouverais jamais car de son vivant elle était si contrariante, bizarre et originale qu'elle ne peut aller qu'à contre-courant. »

Et voici une trouvaille qui ne le séduit pas moins : un prêtre ne recevant à l'offrande que de mauvais sous fait mettre dans l'encensoir du soufre au lieu d'encens et explique aux fidèles offusqués par l'odeur qu'au marché on lui a donné du soufre pour de l'encens comme ils donnent, eux, de mauvais sous pour des bons.

700 fr. B.C. + T.L.

Imprimé en France.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

